

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 28 (1960)
Heft: 5

Rubrik: Cinéma

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pour la tenue, évidemment, tu as l'air d'être en solde. Pardon, vieux ! Je t'apporterai un blue-jean ce soir. Tu as ma taille, à peu près. Ne t'en fais pas pour moi, j'en ai une demi-douzaine. Ça, vois-tu, ce sont les instruments de travail ! Allez, salut, gosse. Ma chérie m'attend à la maison. Elle, c'est une régulière, elle travaille dans une boîte à Montparnasse. Ah ! les femmes n'ont pas notre chance, faut qu'elles donnent du solide, elles ! A ce soir, je te mets au courant, et demain au turbin ».

à suivre

Cinéma

CERTAINS L'AIMENT CHAUD

Ce film n'est nullement homophile, mais le fait que deux garçons, pour obtenir du travail, décident de se déguiser en filles est forcément générateur de quiproquos et de situations scabreuses, dont le seul but est de faire rire. Il s'agit d'une farce où les ficelles sont un peu grosses, d'un sketch burlesque sans prétention. Ce divertissement léger plait à l'ensemble du public; pour nous, homophiles, il a en outre une résonance un peu particulière, puisqu'il frôle notre univers, mais sans y pénétrer.

LES LOUPS DANS LA BERGERIE

Là encore il ne s'agit pas d'un film homophile, mais le metteur en scène n'a pas choisi au hasard les beaux adolescents qu'il nous présente; il les dénude à souhait et leur fait prendre de-ci de-là des poses avantageuses, suggestives, alanguies. Il y a notamment une scène de garçons nus sous la douche, qui n'était nullement indispensable à la compréhension du récit; de même celle où on les fait danser entre eux : ce sont là autant d'éléments révélateurs qui ne sauraient échapper à notre sagacité, mais j'ignore si le grand public fait, comme nous, les rapprochements qui s'imposent. Le fait qu'une seule femme se meut au milieu de tous ces hommes et que son rôle est très limité renforce encore notre conviction.

Le fond est inexistant. Rien n'est vraisemblable : les dirigeants de la colonie de vacances auraient, sans grand effort, cent occasions pour une de se débarrasser des gangsters en peau de lapin qui persistent à leur faire la loi; le spectateur en trépigne sur son siège... On sent que si l'argument est sans valeur, il a été choisi à seule fin de nous présenter de jolies frimousses et de beaux corps; de cela nous restons très reconnaissants au metteur en scène.

Le TESTAMENT D'ORPHEE

Ce film m'a, tout à la fois, beaucoup plu et beaucoup déplu.

Il m'a enchanté par son côté poétique très prenant et par la beauté et l'harmonie des motifs et des allégories. Cocteau est vraiment d'une intelligence et d'un goût inégalables.

Mais je dois faire deux importantes réserves. D'une part, quand on décide de présenter à l'écran les grands mythes de l'Antiquité, le sujet est

tellement écrasant par lui-même qu'il peut paraître prétentieux de jouer personnellement le premier rôle au milieu des demi-dieux de la Fable. D'autre part, avec semble-il une pointe de défi dans l'ostentation, Cocteau se montre sans cesse en compagnie de son jeune ami, tantôt la main sur l'épaule, tantôt les visages rapprochés, et le cinéma, avec ses gros plans, accuse les ravages que le temps a fatalement incrustés sur le visage du poète, si bien que la différence d'âge a quelque chose de choquant, non pour la morale, mais pour l'esthétique dans une œuvre qui par ailleurs n'est que beauté. Je le dis tout net : j'aurais préféré le film de Cocteau sans Cocteau.

SOUDAIN L'ÉTÉ DERNIER

J'avais assez peu goûté les précédents films tirés des ouvrages de Tennessee Williams, notamment *La rote tatouée*, ouvrage qui m'avait semblé brumeux à l'extrême et incertain quant à la signification. Mais dans *Soudain l'été dernier* tout est merveilleusement clair, du moins pour nous, puisqu'il s'agit d'un jeune homophile élevé par une mère richissime et détraquée, qui l'aime abusivement et se fait sa complice dans la recherche de jeunes et beaux adolescents, jusqu'au jour où, devenue trop âgée pour servir d'appât, elle cède le rôle à sa nièce, qui se laisse naïvement duper. Le jeune homme et sa cousine se trouvent, un été, dans une petite localité espagnole située au bord de la mer. Le soir, sur la plage où il se rend seul, il a des aventures qui lui sont facilitées par les immenses moyens financiers dont il dispose. Mais un après-midi, alors qu'il se trouve en compagnie de sa cousine à la terrasse d'un salon de thé, une horde de gosses aux vêtements dépenaillés vient lui demander l'aumône et il reconnaît parmi eux certains de ses partenaires du soir. Aussitôt il s'affole; la jeune fille s'en aperçoit et propose de rentrer en taxi, mais il ne l'écoute pas et part en courant par les ruelles, où sa cousine le suit à grand peine, sous les huées des jeunes voyous qui, de plus en plus nombreux, s'élancent à la poursuite du fuyard, le cernent, lui tombent dessus, le dénudent et le mettent à mal jusqu'à ce que mort s'en suive, sous les yeux horrifiés de la jeune fille, qui en perd la raison. Le corps mutilé sera ramené à la mère, qui s'empressera de faire interner sa nièce — laquelle n'a en fait perdu que la mémoire — dans un hôpital psychiatrique pour empêcher qu'elle révèle les mœurs du défunt.

Nous qui savons parfaitement quels dangers de toute sorte nous courons, nous ne sommes pas surpris d'apprendre ce qu'il en coûte d'avoir été imprudent vis à vis de jeunes déshérités pour qui « casser la gueule à un pédé rupin » semble tout naturel.

Mais il est ahurissant de constater que certains critiques n'ont rien compris. C'est ainsi que l'un d'eux, pourtant fort intelligent, écrit dans le *Figaro* que le film est abracadabrant et se termine par une ruée d'éphèbes anthropophages. En réalité, ce ne sont pas des éphèbes, mais des petits mendigots; quant à être anthropophages, ils en ont seulement donné l'impression imagée en s'acharnant sur leur victime jusqu'à ce qu'elle s'affaisse semblant s'amenuiser et s'anéantir sous leurs coups.

Les homophiles se doivent d'aller voir ce film, qui est incontestablement fait pour eux. Déplorons seulement que le metteur en scène, soucieux de ne pas choquer le public par des audaces visuelles, ait réduit le jeune homophile au rôle de personnage quasi-invisible, puisqu'on ne l'aperçoit que de dos et à la fin du film; il s'en suit que tout ce qui n'est pas montré doit être dit et que les dialogues destinés à exposer pudiquement le sujet sont d'une longueur abusive, mais ils permettent de mettre en vedette Elisabeth Taylor, ce qui sur le plan moral sauve la situation . . .

*

Paradoxalement, *Soudain l'été dernier* est un film totalement homophile, dans lequel on ne voit guère que des femmes (la mère et la cousine), alors que *Les loups dans la bergerie* est un film totalement dépourvu d'homophilie, dans lequel on ne voit que de jeunes et beaux garçons dans des poses très « sexy ».

Comme quoi, de par l'hypocrisie de notre société, tout est dans la manière de présenter les choses. On a le droit de parler d'un homosexuel pendant deux heures, à condition de ne pas le montrer (nous en avons déjà eu un exemple avec *Les œufs de l'autruche*), de même qu'on a le droit de présenter avec insistance de ravissants garçons très peu vêtus, à condition que le sujet du film n'ait rien à voir avec l'homophilie. Ainsi les apparences sont sauvegardées et les gens pudibonds se déclarent satisfaits.

Raymond Leduc

Critique des livres :

LES PARTICULIERS

Encore un livre « bien de chez nous » mais qui ne nous sert en rien. C'est l'histoire d'un richissime aristocrate anglais à la recherche de « protégés », quels qu'ils soient pourvu qu'il ait un être sous son entière dépendance. Autour de lui évoluent des comparses, un peu moins fortunés, qui cherchent à profiter de lui, mais n'en poursuivent pas moins le même but, selon leurs moyens. Les intrigues se nouent selon le plus pur style capitaliste et exploité. C'est déprimant, laid et tendrait à faire penser qu'il n'y a pas grand chose de bon dans l'homme, fut-il homosexuel, ce qui est d'ailleurs peut-être vrai. Je ne vous conterai pas plus l'histoire, elle n'en vaut pas la peine.

Le pire dans ce livre est ce ton voulu de « batifolage », de préciosité toute féminine qui est bien ce qu'il y a de plus écœurant chez des hommes. Vous aurez l'image exacte du roman en allant faire un tour à St. Germain des Prés, que ce soit au Flore ou au Fiacre. Cela tend à donner au public l'impression que le monde homosexuel est composé d'êtres futiles, féminins, et que le pauvre garçon pur est obligé de choisir entre le fait d'être la proie de l'argent qui le réduit à l'état d'esclave et celui de renoncer à son penchant naturel. On conçoit aisément que l'auteur ait préféré rester anonyme, il n'y a pas de quoi en tirer fierté !

En conclusion je dirai que l'on attend, tel le messie, le romancier qui voudra bien traiter l'homosexualité pour en faire une œuvre humaine,

sans mièvrerie, sans concessions et sans essayer de gagner un peu d'argent sur le dos d'une cause qui a déjà bien assez de détracteurs sans que les siens s'amuse à lui tirer dans le dos.

Jylou.

« LES PARTICULIERS » (A room at Chelsea Square) Julliard éditeur fr. 870.—

« LES FIANCÉES SONT FROIDES »

Des amis, dont je me méfierai à l'avenir, m'avaient conseillé la lecture du roman de Guy Dupré; « Les fiancées sont froides », et j'étais tombé par hasard sur quelques critiques signalant les tendances homosexuelles de ce roman. Je me suis donc précipité chez mon libraire et je méditais déjà de vous envoyer un gentil compte-rendu. Pensez donc ! le premier livre publié d'un jeune auteur sympathisant, c'était sympathique. Eh bien ! j'ai lu le livre, oh ! oui, je l'ai lu, j'ai même dû relire plusieurs fois chaque phrase afin de lui chercher un sens, et je dois en arriver à cet aveu qui me coûte : je n'y ai rien compris. Evidemment, je n'ai pas la prétention d'être d'une lumineuse intelligence, mais enfin je crois avoir cette vertu de lire consciencieusement, de chercher à comprendre, j'ai même peut-être un léger parti-pris d'indulgence... Mais il ne faut pas exagérer, me demander de résoudre des mots-croisés en chinois, ni surtout me donner l'impression de s'être moqué du lecteur de bonne volonté que je suis. Et c'est ce que fait Monsieur Guy Dupré. Je le dénonce formellement à la vindicte de tous ceux qui ont encore besoin de clarté pour voir.

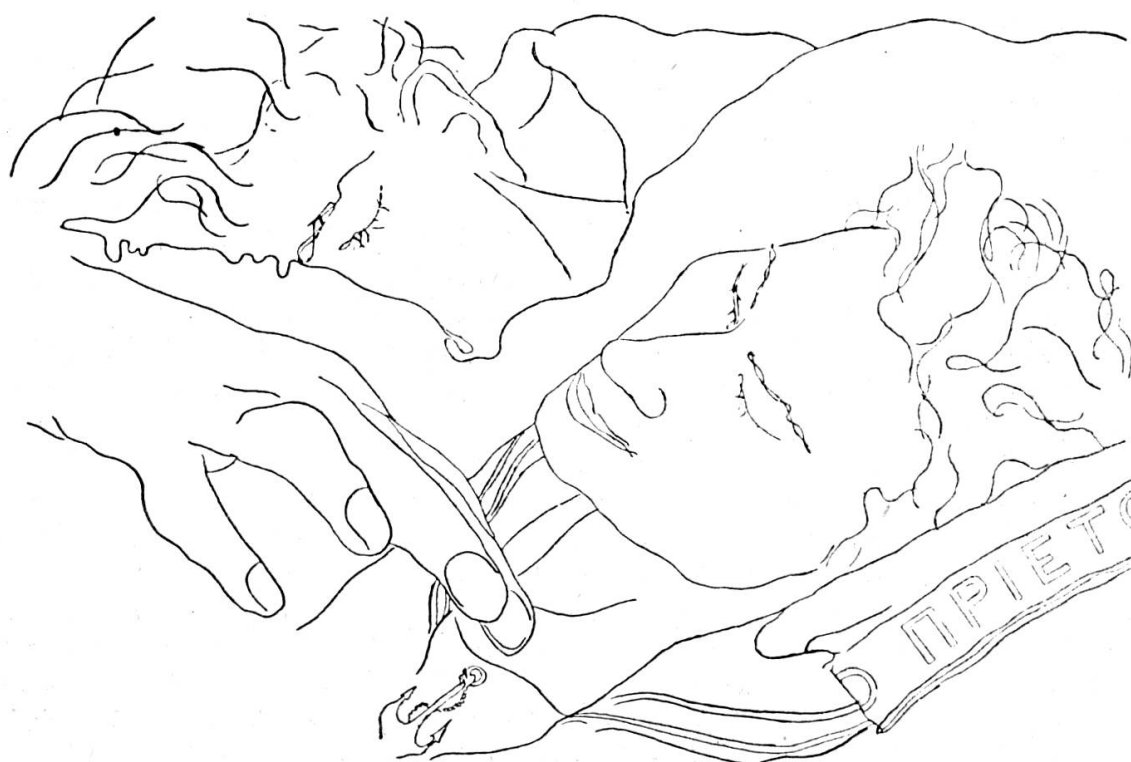
Il est peut-être techniquement curieux de placer le deuxième chapitre avant le premier, d'éclairer ce deuxième chapitre dans le troisième, etc... sans doute, on ajoute encore à l'étrangeté en mêlant les époques et deux actions distantes de quinze ou vingt ans, non seulement les chapitres, mais encore d'une phrase à l'autre, probablement il est fort original d'embrouiller les lieux et les dates, de mêler 1830 et les brumes baltiques à des évocations très 1914 de la Champagne pouilleuse, mais littérairement je ne vois pas ce que cela apporte sinon la confusion. Ah ! que le romantisme allemand a pu faire de mal à notre pauvre littérature française si peu fait pour l'exprimer. Quant aux brouillards d'Écosse, aux charmantes divagations d'Ann Radclyffe, cela n'est plus guère supportable que passé au tamis du bon sens et mélangé à une bonne dose de gentille ironie. Que nous aurait donné Nerval sans l'influence de Dumas père ? (cette phrase va me faire attaquer aux coins de rues !) N'empêche que pour un Giraudoux, un Julien Gracq, assez insensibles au vertige pour avoir déniché les oiseaux merveilleux d'au-delà des nuages les avoir apprivoisés dans des cages solides, combien de Guy Dupré dans la jeune littérature ! Pauvre Descartes, candide La Fontaine, cher Molière que pensez-vous de tout cela ? Monsieur Guy Dupré vous ignore, bien évidemment, mais cet Oronte devrait bien relire la réponse d'Alceste à ses élucubrations.

Mais je m'emporte exagérément et je devrais bien en venir à ce qui vous intéresse, lecteurs, c'est-à-dire les tendances homosexuelles de ce livre. Notez-le, je veux bien croire qu'elles existent, rien du moins ne m'a prouvé le contraire, mais je me plais à décerner l'hommage de mon

admiration à Messieurs les critiques qui ont su les déceler. A vrai dire, ce plat peut être pris pour de la chair ou du poisson selon le goût du jour et « Les fiancées sont froides » ressemble un peu à ces auberges espagnoles où l'on ne trouvait que ce que l'on apportait. On y voit bien un colonel assez spécial qui pour engager ses aides de camp les passe en revue à la lueur d'une lanterne et n'éclaire leur visage qu'en dernier, il est aussi question d'un régiment de hussards où sont enrôlés des figurants de théâtre minaudiers et maquillés. Accessoirement, il est aussi question du viol d'un petit garçon de treize ans dans un cimetière par les dits hussards. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre, mais je ne garantis rien. En gros, le héros du livre, étant réfractaire aux tendances de son colonel et n'éprouvant de goût que pour les veuves soulèvera un régiment de femmes contre les pauvres hussards, et cela se termine très mal pour tout le monde. Je déforme ? C'est bien possible. Mais qui pourra me reprocher d'avoir déformé le chaos ?

Et puis, après tout, j'ai fait un effort, méritoire je vous le jure, j'ai lu le livre en entier. Tachez donc d'en faire autant. Et si, par hasard, vous comprenez quelque chose, vous me raconterez l'histoire, cela me fera bien plaisir. A vous de jouer, vous êtes peut-être plus malin que moi : ce n'est pas impossible.

R.G.D.



Dessin de
Gregorio Prieto